

Jean-Pierre Pincemin

un artiste affranchi des écoles

Nourri de la culture classique du Louvre et des galeries parisiennes contemporaines, Jean-Pierre Pincemin s'offrait toute liberté face aux dogmes. Son parcours l'a amené à exposer dans le monde entier...

Une trentaine de pages suffisent à peine pour dresser la liste des expositions collectives ou personnelles auxquelles a participé Jean-Pierre Pincemin dans le monde entier. Cet artiste autodidacte, né à Paris le 7 avril 1944, commence pourtant sa carrière comme... tourneur dans l'industrie. Mais en parallèle, ce fou de jazz fréquente assidûment le musée du Louvre sur recommandation d'un de ses professeurs de dessin. Et à 23 ans, il se met à peindre. À l'origine de ce passage à l'acte, une rencontre avec Jean Fournier, dont il visite couramment la galerie et qui l'encourage à créer. « Être artiste relevait avant tout d'une décision, non d'un apprentissage ou d'un savoir-faire », dira-t-il.

« Décomplexé face aux styles, Jean-Pierre Pincemin a construit son itinéraire artistique sur une étonnante diversité de références picturales et dans la recherche permanente de propositions plastiques novatrices », explique Jacques Py, directeur du Centre d'art de l'Yonne, qui propose jusqu'au 26 septembre, au Château de Tanlay, une exposition sur le parcours de cet artiste qui vécut durant une vingtaine d'années à Sens, au Moulin du Roy. « Il ne s'est jamais attaché aux seules exigences d'un code de représentation unique et ne craignait jamais de rompre avec les conventions. » L'exposition ne se veut pas une rétrospective. Elle est née

Sans titre, 1985. Huile sur papier marouflé sur toile 100,5x66 cm. Collection galerie Numaga, Colombier (Suisse).



du désir d'évoquer et de prolonger l'intensité artistique de cet homme, qui avait exposé l'année précédant son décès à Villeneuve-sur-Yonne, où il a eu un atelier.

Une réflexion sur les matériaux

Les communs du Château de Tanlay présentent la diversité de ses expressions, le foisonnement de sa

production aussi bien dans la peinture, la sculpture, la gravure que dans la céramique. Issu à la fois de la culture classique proposée par le Louvre et de la culture très contemporaine des galeries parisiennes, Jean-Pierre Pincemin réalise une peinture assez expérimentale. En 1968, lorsqu'il commence à peindre, il produit une série d'empreintes de tôles ondulées, de briques et d'objets de la vie quotidienne. « Comme Claude Viallat, membre avec lui du collectif Supports/Surfaces, Jean-Pierre Pincemin engage une réflexion sur les matériaux mêmes qui constituent la peinture : le support, les outils, la peinture elle-même », raconte Jacques Py. D'où la naissance de la série des « Carrés Collés », des œuvres constituées par découpage, assemblage et collage de toiles trempées dans des bains de couleurs.

Ce principe de « toile libre » (par opposition aux toiles tendues sur châssis) va l'amener à réaliser des œuvres de plus en plus grandes, comme celle de 5,40 m de long exposée au Musée d'art moderne de Paris. « Pour lui, la composition n'est pas déductible du format ; c'est l'assemblage des éléments, la façon dont ils s'organisent les uns aux autres qui va constituer le format lui-même », précise Jacques Py. Suivra, à partir de 1974, la période dite des « Palissades », qui consiste, par assemblage, à réaliser des toiles libres dressées comme des obstacles. Dans son souci de retranchement, Jean-Pierre Pincemin ne donnera quasiment aucun titre à ses œuvres.

Obsédé par la rigueur du cadre

En 1980, Jean-Pierre Pincemin commence une série de tableaux sur châssis, composés en bandes et réalisés à partir de nombreux glacis. « Les « Grandes Pleureuses » sont des peintures faites par recouvrement de trente à quarante couches de couleurs transparentes, précise Jacques Py. On les appelle ainsi parce que la peinture dégoulinait. La dégoulinure est l'une de ses grandes libertés acquises contre l'Académisme. » Si cette série s'achève à la fin des années 1980, jusqu'à la fin de sa vie on trouvera des « Grandes Pleureuses » dans l'œuvre de Jean-Pierre Pincemin. « Il avait une espèce d'obsession



Jean-Pierre Pincemin était à la recherche permanente de propositions plastiques novatrices

du travail sur les bords, du rapport du contenu au format, raconte Jacques Py. La rigueur du cadre l'a poursuivi toute sa vie. » L'exposition du Centre d'art de l'Yonne réserve une place importante à la gravure, une technique que Jean-Pierre Pincemin découvrit au début des années 70 et qui émergera à nouveau avec force dans son œuvre dans les années 80. « La gravure montre le fil conducteur de toute son œuvre », précise le directeur. C'est elle qui annonce un retour vers la figure, dans les années 1985-86. Avec « L'Année de l'Inde », ses références picturales deviennent plus explicites.

Un artiste décomplexé

« Jean-Pierre Pincemin va chercher à sortir de l'abstraction, de cette théorie de la peinture basée sur le retrait du geste de l'artiste. » Il suffit de regarder cette gravure perforée, dont les points sont reliés par des lignes, ou ces chiffres également reliés jetés sur une feuille. « À travers ce jeu de chiffres, se joue l'émergence de quelques figures qui seront constantes dans son travail, comme la figure de la feuille de l'arbre. » Sa propre figure aussi, retrouvée sur une estampe inspirée de « La Jeune Fille et la Mort », ou sur cette gravure où il se substitue à Moïse face à Saint-Pierre. Jean-Pierre Pincemin était un artiste décomplexé par rapport aux techniques et aux thèmes. Il peignait sur des affiches, des bostols imprimés, des livres de comptes ;

utilisait du goudron, des peintures pour voitures...

L'exposition restitue également son intérêt pour la sculpture. Elle présente « Mikado », un assemblage réalisé en 1990 en douves de tonneau, qu'il faut reconstituer à chaque déplacement ainsi que des pièces travaillées par assemblage de bois de récupération cousus avec du fil de fer...

En décloisonnant les frontières entre les styles, l'œuvre de Jean-Pierre Pincemin s'est installée dans une complexité d'écritures picturales. Cinquante ans après Picasso, son grand modèle, il a réinventé la figure originale de l'artiste passionné, acharné au travail et affranchi des écoles.

Nathalie Hadrbolec

contact@nathalie-hadrbolec.com

• **Exposition :** Communs du Château de Tanlay, place du Général de Gaulle, 89430 Tanlay. Renseignements : 03 86 75 76 33. Du 2 juin au 26 septembre, tous les jours de 11 h à 18 h. Entrée : 3 euros. Gratuit : - 12 ans.

• **Centre d'art de l'Yonne :** BP 335, 10, route de Saint-Georges, 89005 Perrigny. Tél. : 03 86 72 85 31. Le Centre d'art de l'Yonne, subventionné par le Conseil Général, a pour objectif de développer l'art contemporain dans le département.

« Tout s'écoule » de Gilles Picouet

Gilles Picouet réalise depuis 1995 des installations intégrant la notion de lien. Par ses recherches, il associe les enjeux de l'architecture à ceux de la sculpture, et oscille entre permanence et précarité. Du 7 juin au 3 novembre, l'abbaye Notre-Dame de Quincy à Commissey présente une rencontre avec des œuvres, et pour méditer sur le passage du temps, la phrase « Tout s'écoule », extraite d'Héraclite, écrite sur l'herbe avec des parpaings. Une épigraphe destinée à disparaître sous l'effet de la végétation et de la lumière...

Exposition produite par le Centre d'art de l'Yonne. Entrée : 4 euros. Gratuit : - 12 ans.